

portait dans sa poche. Oui ! une petite pile portative, qui lui servait à "jouer les femmes électriques !"

"Ah ! femme !... femme !... s'écria son mari en la pressant impunément dans ses bras devant les Indiens stupéfaits. Est-elle assez maligne... L'est-elle assez..."

— Aussi maligne qu'électrique ! ajouta M. Serge.

En vérité, que devaient penser ces indigènes, si ce n'est que cette femme surnaturelle disposait du tonnerre à sa fantaisie ! Comment rien qu'en lui touchant la main, on était foudroyé ! Décidément, ce ne pouvait être que la compagne du Grand Esprit, qui avait daigné descendre sur la terre pour épouser en secondes noces M. Cascabel !

XIV

DU FORT YOUKON A PORT CLARENCE

Le soir de cette mémorable représentation, dans un entretien auquel toute la famille assista, il fut décidé que le départ aurait lieu le lendemain.

Evidemment — ceci était l'objet des judicieuses réflexions de M. Cascabel — s'il avait eu besoin de recruter des sujets pour sa troupe, il n'aurait eu que l'embaras de choisir entre ces indigènes de l'Alaska. Dût son amour-propre en souffrir, il lui fallait reconnaître que ces Indiens avaient de merveilleuses dispositions pour les exercices acrobatiques. Gymnastes, gymnasiarques, clowns, équilibristes, jongleurs, ils auraient obtenu de grands succès en n'importe quel pays. Certes, le travail devait être pour une bonne part dans leur talent ; mais la nature avait plus fait encore en les créant vigoureux, souples, adroits. Nier qu'ils se fussent montrés les égaux des Cascabel, c'eût été injuste. Heureusement, le dernier mot était resté à la famille, grâce à la présence d'esprit de la "reine des femmes électriques !"

Il est vrai que les employés du fort — pauvres diables pour la plupart très ignorants — avaient été non moins surpris que les indigènes de ce qui s'était passé devant eux. Toutefois, il fut convenu qu'on ne leur révélerait point le secret de ce phénomène, afin de laisser à Cornélia toute son auréole. Il s'ensuit que, le lendemain, lorsqu'ils vinrent, comme d'habitude, lui rendre visite, ils n'osèrent pas approcher de trop près la foudroyante personne, qui les accueillait avec son plus charmant sourire. Ce ne fut pas sans de visibles hésitations qu'ils lui prirent la main. Il en fut de même du tyhi et du magicien, qui eussent bien voulu connaître ce mystère, dont ils auraient pu tirer profit, — ce qui eût accru leur prestige au milieu des tribus indiennes.

Les préparatifs du départ étant achevés, M. Cascabel et les siens prirent congé de leurs hôtes dans la matinée du 6 août, et l'attelage, dûment posé, suivit la direction de l'ouest en descendant la rive droite du fleuve.

M. Serge et Jean avaient soigneusement étudié la carte, en profitant des indications spéciales que leur donnait la jeune Indienne. Kayette connaissait la plupart des villages qu'il y aurait à traverser, et, à l'en croire, aucun cours d'eau ne gênerait gravement la marche de la *Belle-Roulotte*.

D'ailleurs, il n'était pas encore question d'abandonner la vallée du Youkon. On longerait d'abord la rive droite du fleuve jusqu'au poste de Nelu, on traverserait le village de Nuclakayette ; puis, de Nuclakayette au fort de Noulato, ce serait encore quatre-vingts lieues à franchir. Le véhicule abandonnerait alors le Youkon, afin de couper directement vers l'ouest.

La saison restait favorable, les journées étaient chaudes, bien que, pendant la nuit, on constatât un sensible abaissement de la température. Ainsi, à moins de retards imprévus, M. Cascabel avait la certitude d'atteindre Port-Clarence, avant que l'hiver eût accumulé des obstacles insurmontables sur la route.

Peut-être s'étonnerait-on qu'un semblable voyage s'accomplît dans des conditions relativement si faciles. Mais n'est-ce pas le cas dans les pays de plaine, quand la belle saison, la durée du jour, la douceur du climat favorisent les

voyageurs ? Il n'en serait plus de même au-delà du détroit de Behring, lorsque les steppes sibériennes s'étendraient jusqu'à l'horizon, alors que les neiges de l'hiver les couvriraient à perte de vue et que les rafales se déchaineraient à leur surface. Et, un soir, comme l'on parlait des dangers à venir :

"Eh ! s'écria le confiant Cascabel, nous viendrons à bout de nous en tirer !"

— Je l'espère, répondit M. Serge. Mais, lorsque vous aurez mis le pied sur le littoral sibérien, je vous engage à prendre immédiatement direction vers le sud-ouest, afin de gagner les territoires plus méridionaux, où la *Belle-Roulotte* sera moins éprouvée par le froid.

— C'est bien ce que nous avons l'intention de faire, monsieur Serge, répondit Jean.

— Et vous aurez d'autant plus raison, mes amis, que les Sibériens ne sont point à redouter, à moins... comme dirait Clou... qu'on ne s'aventure parmi les tribus de la côte septentrionale. En réalité, votre plus grand ennemi sera le froid.

— Nous sommes prévenus, dit M. Cascabel, et nous ferons bonne route, n'ayant qu'un regret, monsieur Serge, c'est que vous ne continuiez pas le voyage avec nous !

— Oui, ajouta Jean, un profond regret !"

M. Serge sentait à quel point cette famille s'était attachée à lui, et combien il éprouvait d'amitié pour elle. A mesure que s'écoulaient les jours dans cette intimité, l'affection devenait plus étroite entre elle et lui. La séparation serait douloureuse, et se retrouverait-on jamais à travers les hasards d'une existence si différente de part et d'autre ? Et puis M. Serge emmènerait Kayette, et il avait déjà observé l'amitié de Jean pour la jeune Indienne. M. Cascabel avait-il remarqué ce sentiment déjà si vif dans le cœur de son fils ? M. Serge n'aurait pu se prononcer. Quant à Cornélia, comme l'excellente femme ne s'était jamais expliquée à ce sujet, il avait cru devoir se tenir sur la même réserve. A quoi eût servi une explication ? C'était un autre avenir qui attendait la fille adoptive de M. Serge, et le pauvre Jean s'abandonnait à des espérances qui ne pourraient se réaliser.

Enfin le voyage se faisait sans grands obstacles, sans trop de fatigue. Port-Clarence serait atteint avant que l'hiver eût solidifié le détroit de Behring, et là, il y aurait lieu de séjourner pendant un certain temps. Dès lors, nulle nécessité de surmener les gens et l'attelage.

Toutefois, on était toujours à la merci d'un accident possible. Un cheval blessé ou malade, une roue brisée, aurait mis la *Belle-Roulotte* dans un réel embarras. Il convenait, dans cette prévision, de ne point se départir de la plus rigoureuse prudence.

Pendant les trois premiers jours, l'itinéraire ne cessa de suivre le cours du fleuve, qui se dirigeait vers l'ouest ; mais, lorsque le Youkon commença à s'infléchir vers le sud, il parut bon de se maintenir sur la ligne du soixante-cinquième parallèle.

En cet endroit, le fleuve était très sinueux, et la vallée se rétrécissait sensiblement, dans un cadre de ces collines de médiocre hauteur, que la carte désigne sous le nom de "remparts", à cause de leur forme bastionnée.

Il y eut quelques difficultés pour sortir de ce dédale, et toutes les précautions furent prises, afin d'épargner un accident au véhicule. On le déchargeait en partie dans les passes trop raides, on poussait à la roue, et cela avec d'autant plus de raison, faisait observer M. Cascabel, "que les charrons paraissent très rares dans le paysage !"

Il y eut aussi quelques creeks à franchir, entre autres le Nocolocargout, le Shetehaut, le Klakencot. Heureusement, en cette saison, ces cours d'eau étaient peu profonds, et il ne fut pas difficile de trouver des gués praticables.

Quant aux Indiens, peu ou point dans cette partie de la province, autrefois parcourue par des tribus appartenant aux Gens du Milieu, tribus à peu près éteintes maintenant. De temps à autre passait une famille qui gagnait le littoral du sud-ouest pour s'y livrer à la pêche pendant l'automne.

Parfois aussi, quelques trafiquants venaient en sens inverse, après avoir quitté l'embouchure du

Youkon, et se dirigeaient vers les divers postes de la Compagnie russo-américaine. Ils regardaient, non sans grande surprise, cette voiture aux vives couleurs et les hôtes qu'elle transportait. Puis, sur un souhait de bon voyage, ils continuaient leur route vers l'est.

Le 13 août, la *Belle-Roulotte* arriva devant le village de Nuclakayette, à cent vingt lieues du fort Youkon. Ce n'est, à vrai dire, qu'une factorerie où se fait le commerce de fourrures, et que ne dépassent guère les employés moscovites. Partis des divers points de la Russie asiatique et du littoral alaskien, c'est là qu'ils se rencontrent pour faire concurrence aux acheteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Aussi Nuclakayette est-il un point de concentration, où les indigènes transportent les pelletées qu'ils ont pu recueillir pendant la saison d'hiver.

Après s'être écarté du fleuve afin d'en éviter les nombreux détours, M. Cascabel l'avait rejoint à la hauteur de ce village, très agréablement situé au centre de petites collines, égayées d'arbres verts. Quelques huttes de bois se groupaient autour de la palissade, qui défendait le fort. Des ruisseaux murmuraient à travers la plaine herbeuse. Deux ou trois embarcations stationnaient près de la rive du Youkon. Tout cet ensemble plaisait au regard et invitait au repos. Quant aux Indiens, qui fréquentaient les alentours, c'étaient des Tananas, appartenant, on l'a dit, au plus beau type indigène de l'Alaska septentrionale.

Si engageant que fût l'endroit, la *Belle-Roulotte* n'y fit halte que pendant vingt-quatre heures. Cela fut jugé suffisant pour les chevaux, très ménagés d'ailleurs. L'intention de M. Cascabel était de s'arrêter plus longtemps à Noulato, fort d'une certaine importance et mieux approvisionné, où il y aurait lieu de faire diverses acquisitions en vue du voyage à travers la Sibérie.

Inutile de dire que M. Serge et Jean quelquefois accompagnés du jeune Sandre, ne négligeaient pas de chasser, chemin faisant. C'était toujours, comme gros gibier, des élans et des rennes, qui couraient à travers les plaines et se remisaient sous l'abri des forêts ou plutôt des bouquets d'arbres assez clairsemés sur le territoire. Dans les parties marécageuses, oies, piletts, bécassines, canards sauvages, fournissaient également de beaux coups de fusil, et les chasseurs purent même abattre quelques couples de ces hérons, qui sont généralement peu prisés au point de vue comestible.

Et pourtant, d'après Kayette, le héron est un manger très estimé des Indiens — surtout quand ils n'ont pas autre chose à se mettre sous la dent. On en fit l'essai au déjeuner du 13 août. Malgré tout le talent de Cornélia — et l'on sait si elle cuisinait à merveille — cette chair parut dure et coriace. Elle ne fut acceptée, sans protestation, que par Wagram et Marengo, qui s'en régalerent jusqu'au dernier os.

Il est vrai, pendant les époques de famine, les indigènes se contentent de hiboux, de faucons et même de martres ; mais c'est parce qu'ils y sont forcés, il faut en convenir.

Le 14 août, la *Belle-Roulotte* dut se glisser à travers les sinuosités d'une gorge étroite, entre des collines fort escarpées le long du fleuve. Cette fois, la passe était si raide, si cahoteuse, comme l'eût été le lit raviné d'un torrent, que, malgré toutes les précautions prises, un accident se produisit. Heureusement, ce ne fut point une des roues de la voiture qui se brisa, mais un des brancards. Aussi, la réparation ne demanda-t-elle que peu de temps, et quelques bouts de corde suffirent à remettre les choses en état.

Quand on eut dépassé d'un côté du fleuve le village de Suqongilla, et de l'autre le village de Newicargout, bâti sur le creek de ce nom, le cheminement s'effectua sans difficulté. Plus de collines. Une large plaine se développait au delà des limites du regard. Trois ou quatre rios la sillonnaient de leurs lits entièrement desséchés en cette saison où les pluies sont rares. Dans la période des tourmentes et des neiges, il eût été impossible de maintenir cette direction à l'itinéraire.

En traversant un des creeks, le Milocargout, où il y avait un pied d'eau à peine, M. Cascabel fit observer qu'il était barré par une chaussée.